

Jour 2 : Travail, pauvreté & fiction

23 mars 2013

18:00

NEWS FROM NOWHERE **CONCLUSION DU FESTIVAL**

CATHERINE GEEL / FR/CH

Historienne et curatrice. France/Suisse. Elle codirige le Dirty Art Department au Sandberg Instituut (Amsterdam) et enseigne l'histoire et la théorie du design à l'École supérieure des beaux-arts Tours-Angers-Le Mans (Site d'Angers) et à l'École normale supérieure de Cachan. Elle a écrit différents essais et édité plusieurs ouvrages.

D'une certaine manière, ce que je souhaite tenter est une « conclusion introductive », ou une « introduction de fin », car nous sommes tous d'accord que ces deux jours ensemble sont un début. Le début d'une réflexion qui devra maintenant s'activer, se développer, sans doute de différentes manières selon les écoles. Je vais donc essayer comme il est d'usage de lier ou de mettre en perspective les communications des deux journées du festival afin que nous puissions voir ensemble s'il y a bien des cohérences et des pistes possibles à considérer parmi les nombreux paradoxes que nous avons voulu voir s'exprimer à travers la juxtaposition et les connections de ces trois mots : DESIGN, PAUVRETÉ et FICTION.

J'essaierai de ne pas être trop historienne, mais il me semble personnellement qu'il est fondamental d'écouter les designers et très fondamental que ces designers parlent, pas seulement à travers leurs travaux et leurs projets, mais en tant que praticiens, des idées, des rêves possibles ou impossibles qui les habitent... Un des premiers à le faire, sous des formes littéraires variées, fut William Morris.

Nous savons que Morris était très engagé politiquement, mais il y a toutefois un paradoxe important à souligner à partir d'une question qu'un historien se pose régulièrement quand il lit un texte : à qui l'auteur s'adresse-t-il ? C'est souvent fondamental ou, à tout le moins, très éclairant : Morris faisait des discours dans des fêtes ou des congrès ouvriers dans les années 1880 à Hammersmith, Glasgow, etc., pendant les week-ends. Il faisait des discours à des ouvriers le plus souvent soûls. Des rapports de police et des comptes rendus en attestent... Bref il parlait sans doute un peu dans le désert...

Il n'a ni changé la vie des ouvriers, ni contribué à conserver les paysages anglais de la campagne qui ont continué de se transformer sous le coup de l'industrialisation et les villes – affreuses pour lui – de se développer, mais il parle aujourd'hui, cent cinquante ans plus tard, avec une acuité étonnante pour nous. Je pose qu'historiquement, il y a là un point important qui fonde un des paradoxes parmi ceux nombreux et très passionnants qui construisent la complexité de cette discipline. Par la suite, le design a su envisager et embrasser la possibilité de travailler à l'intérieur de cette grande ville moderne, avec l'industrie, pour le plus grand nombre. On sait aujourd'hui que la pensée du design telle que nous la trouvons intéressante et valable est un ghetto culturel, qu'il faut ruser sans cesse entre la médiatisation nécessaire et la justesse des objectifs que l'on s'assigne dans le projet.

Que fait plus d'un siècle plus tard Sottsass Jr., évoqué aujourd'hui par Marie-Ange Brayer, dans ces déserts qu'il chérissait, quand il parle, écrit, et à qui s'adresse-t-il ? Vous connaissez ce texte *A Letter to my fellow designers...* Il est clair qu'il vous parle, qu'il parle à cette communauté des designers afin de tenter de définir et de « positionner » les différentes pratiques possibles des designers dans et à l'extérieur de l'industrie, usant de très belles métaphores dans une langue poétique qui sait aller au delà des limites du simple souhait... Des fictions ou de possibles fictions dans deux directions : l'idée d'une narration, l'histoire humaine comme un conte.

Dans ce sens DESIGN, PAUVRETÉ et FICTION sont bien liés... Mais pouvons-nous penser à arrêter de parler seulement entre nous ? Les idées développées par les modernes et les postmodernes à travers la dignité du travail, l'*existenz minimum*, la réappropriation des outils, artistes et machines ensemble pour inventer un monde nouveau, de nouvelles façons de travailler, etc., impliquent profondément des visions et parfois des fictions... Les idées développées par tous ces designers ou ces architectes ressemblent à des fictions qui parfois sont devenues vraies et pour lesquelles, d'autres fois, assez souvent aujourd'hui, la réalité semble même avoir dépassé la fiction et, tout au moins pour une large part d'entre vous, être passée du côté sinon du cauchemar, tout au moins transformée dans une complexité dépassant peut-être la discipline...

Mais je ne le crois pas.

Dans la communication introductive à ces journées, Olivier Assouly soulignait l'importance des réflexions minoritaires. Il ne faut pas nécessairement, et peut-être surtout pas évoquer une minorité en termes de résistance, mais en termes de rayonnement, disait-il en substance. Une minorité a très peu de chances de changer les choses mais elle a un fort pouvoir d'influence, et d'influence dans le temps...

Nous nous trouvons là.

Ceci dit, essayons de poser ensemble quelques éléments de ces deux jours et même, pour 26 étudiants et un peu plus encore, de cette semaine et des travaux effectués depuis février. Certaines choses ont échoué, d'autres sont

je crois des réussites. Je parle bien sûr en termes de projets et d'organisation de ce type d'événements et de temps, je parle en termes d'implication, d'écoute, d'idées, de possibilités de travail qui doivent surgir...

On a vu, on sait que finalement le design a une position assez ambiguë. S'il peut apparaître comme un agent de l'idéologie dominante : le capitalisme, la création du marché, l'asservissement par la force de travail physique employée à grande échelle et par la rationalisation des logiques de l'alimentation, comme l'a montré en introduction des journées Olivier Assouly, nous pouvons remarquer que le principe de réalité décrit par le philosophe s'est trouvé exprimé sous forme de parabole : celle des chèvres et des chiens. Dans ce récit à caractère philosophique et économique, un principe de réalités complexes est bien décrit sous la forme d'une fiction portant au niveau des principes les observations de la réalité.

Ce que l'on a vu, dès lors, c'est la façon dont la technique et les systèmes techniques s'invitent à la table de notre sujet.

Pour Florent Geel, l'aide humanitaire est devenue un système technique à une échelle globalisante et internationale, mêlant de façon peu claire ONG, institutions et système financiers, cachant souvent – bien que parfois de manière involontaire – les enjeux géopolitiques. Pour Stéphane Degoutin et Nicolas Maisonneuve, la façon de représenter sa propre pauvreté peut être travail, à travers l'exemple des *Mechanical Turks*, mais il s'agit aussi de pousser la réflexion sur la relation ambivalente entre systèmes techniques et humains. Ainsi la question de ces systèmes est donc toujours liée à la question de l'emploi ou du travail nécessaire pour s'acheter la nourriture industrielle que l'on nous propose aujourd'hui et qui à Hornu se trouve dans l'hypermarché qui jouxte le musée et le site minier. C'est au Cora à 300 mètres d'ici...

L'autre question importante sur le design qui a émergé très vite, c'est son éventuelle dissolution. Elle fut proposée par Ernesto Oroza : la communication reposait très franchement la question de la nécessité donc des besoins primaires dans le cas d'une situation de pauvreté soudaine dans un pays qui avait un certain niveau de vie quelques années auparavant... La « période spéciale cubaine », où toute une économie rentre soudain en hibernation par le fait d'un manque artificiellement créé : le boycott, l'arrêt des importations, etc. Toute correspondance avec d'autres situations réelles et actuelles est bien entendu fortuite. Les solutions proposées par les habitants, observées par le designer Ernesto Oroza, écartent-elles le design ? Je ne le crois pas, et la question du langage qui a été soulignée par Jurgen Bey et à laquelle le texte de Kerouac lu en introduction fait écho, semble ici primordiale. Il reste des territoires ; des croisements ; où la langue permet une expérience commune, un rassemblement des sensations et des observations.

Je crois que la fiction est une façon de designer des propositions fonctionnelles. Même si vous essayez de changer certaines choses pour seulement une ou deux journées, si vous ne portez pas attention aux systèmes techniques avec lesquels nous avons à « dealer » constamment, il n'est pas possible de réussir la création de situations adéquates au projet...

or le langage peut le faire. Il est donc extrêmement important, en termes de design, de porter attention à la corrélation entre les propositions que nous écrivons et évoquons par la parole et celles que nous construisons... Il convient de rendre apparents les lieux de la fiction et ceux où commencent les réalités.

Pourtant ce que décrit Kerouac n'est pas une fiction mais des faits transformés par la langue et les mots pour nous faire comprendre ce qui se passe et ce qu'il voit. On est loin du système culturel, décrit par Olivier Bosson, qui est lui aussi d'une certaine façon passé à la grille du hit-parade, du *wall of fame*, en cassant les logiques de l'invention avec du peu (ou au contraire en les renforçant par là-même ?).

Ce que décrit David Énon du côté de Lombok en Indonésie, dans ce ridiculement petit univers minuscule de 7 km² où vivent des individus, est une réalité à valeur de fiction, où se trouve déjà en germe la question d'une société industrielle *via* le tourisme – cette consommation qui va avec le travail – en même temps qu'est mise en œuvre une utopie, celle d'un chercheur et architecte, Wolf Hilbertz. Olivier Peyricot, qui décrit l'action impossible ou insuffisante du design dans un système de société d'autocontrôle, utilise bien le design comme un miroir possible et grossissant de la réalité, comme la démarche de Jerszy Seymour confine à la métaphore permanente et à des formes de régénération de soi-même et des situations. Hier, par la performance, se manifestèrent l'usage de la langue et son épuisement possible.

Les questions de la pauvreté – de toutes sortes – du design et des possibilités de la fiction pour en dénoncer d'autres, pour s'attacher à interroger et s'interroger, semblent alors tout à fait valables.

Il nous reste à tous à travailler ensemble ou séparément avec d'autres... sous d'autres formes que celle du festival, qui visait avec l'aide du Grand Hornu à nous ancrer dans la réalité, à échapper à l'exercice d'école même si bien sûr la structure reste l'école. Nous devons croire aujourd'hui à la possibilité de l'école... et dans la question de Frédéric Danos aux étudiantes, je discernerais avec intérêt quelques pistes de travail – encore elles...

Dans le film de Jacques Loeuille, projeté ce jour, apparaît la confection d'objets très précis, très précieux où le temps, la décoration et les moyens de production mettent en valeur un aspect des relations humaines à la production et au *decorum* à travers la question fondamentale de la dépense. La dépense c'est le lien, je ne vous l'apprendrai pas, au don... Le don, et le don suprême, illustré par le *potlatch*, qui est la dépense symbolique à travers le gâchis gratuit, nous ont été expliqués par Mauss et redits par Lévi-Strauss. Le geste de faire un don, un don aussi splendide qu'un cornet de nourriture dans un trop beau papier, indique aux personnes présentes qu'elles sont prises en considération.

La dépense – ici le beau papier ou la belle impression – n'aurait pas droit de cité dans deux journées comme les nôtres ? Mais qu'est-ce qu'un événement

culturel tel qu'un festival sinon une dépense qui peut confiner au gâchis d'argent, d'énergie et de moyens ? Qu'est-ce que la pauvreté sinon la possibilité d'user des moyens à disposition, et dans ce cas-ci, pour de simples cornets de nourriture, de beaux papiers ou de belles techniques d'impression ? Le désir morbide du manque que la consommation n'arrive jamais à assouvir, tant elle appuie sur le bouton *repeat once again...*, justifie-t-il la dépense ? Qu'un festival de communications voulant renouveler la forme, la forme seulement, de journées d'études, soit accueilli dans un musée, au milieu de nulle part, où les personnes qui y travaillent sont les plus accueillantes et sympathiques personnes rencontrées depuis longtemps... est une dépense dont on ne ferait pas l'économie. La dépense n'est donc pas un problème, la question c'est : dans quel but ?